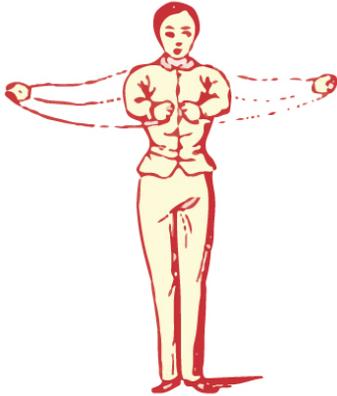


Partenaires ! À la vie, à l'amour, à la mort !



Un commentaire du film *Sur la route de Madison*

Cécile Favreau

Le film *Sur la route de Madison*¹, interprété à l'écran par Clint Eastwood et Meryl Streep, a bouleversé la plupart de ses spectateurs. Il m'a semblé que l'analyse des amours de Robert et Francesca pourrait aider à éclairer ce qui fait tenir le lien « entre » ces deux-là.

Avec quel partenaire l'un et l'autre font-ils couple ?

Une vérité se joue pour chacun dans ce qui semble être un choix impossible, et la stratégie que les habiles amants déploient sur la scène inconsciente se met au service de leur modalité de jouissance...

Francesca, d'origine italienne, vit avec son mari Richard et ses enfants Michael et Caroline dans une ferme de l'Iowa. Mariés *depuis longtemps*, ils ne se quitteront jamais. Ce couple paraît noué par un idéal commun : constituer une petite famille bien comme il faut. Il possède une ferme florissante, deux beaux enfants, vivent un quotidien simple, laborieux. Francesca apprécie « le sentiment de sécurité » que lui procure son foyer, le fait « d'être sûre que rien ne changera jamais... » En même temps, elle dira aussi de sa vie : « C'est loin de ce dont je rêvais étant jeune ». Francesca s'est beaucoup sacrifiée pour devenir une femme au foyer modèle, bonne épouse, bonne mère.

Un jour, alors que la famille est partie sans elle assister à une foire dans l'Illinois, le photographe Robert Kincaid (Clint Eastwood) demande sa route à Francesca. Elle le guidera vers les ponts couverts du comté de Madison qu'il est chargé de photographier pour le *National Geographic* de Washington. *Sorte de citoyen du monde, tout le temps sur les routes*, sans foyer, ni maison, ni épouse, il assume sa liberté.

Pour autant, entre la petite ménagère de cette bourgade tranquille et le bel aventurier va naître un amour passionné. Pendant quatre jours, ils vont s'abandonner l'un à l'autre et décideront de se quitter au retour de la famille de Francesca. Ils ne se reverront jamais, conformément à la promesse qu'ils se sont faite, mais s'aimeront secrètement toute leur vie durant.

Peut-on parler d'accrochage symptomatique à propos de la rencontre de Robert et Francesca ? Jacques-Alain Miller rappelle dans son texte « La théorie du partenaire » que l'incidence du non-rapport sexuel nécessite la liaison symptomatique. Entre l'homme et la femme, il y a le symptôme qui fait couple. Plus précisément, « Le symptôme de l'un entre en consonance avec le symptôme de l'autre »².

Qu'en est-il pour Robert et Francesca ?

¹ *Sur la route de Madison* (*The Bridges of Madison County*) est un film américain réalisé par Clint Eastwood, sorti en 1995, à partir du roman éponyme de Robert James Waller, 1992.

² Miller J.-A., « La théorie du partenaire », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 24.

Francesca

« Nous sommes les choix que nous avons faits », explique Francesca. Un idéal oriente sa vie : être une femme de l'Iowa *parfaite*, fidèle à un mari « gentil et correct », mère dévouée à ses enfants, « une femme d'intérieur au milieu de nulle part, quelqu'un de simple » qui « donne sa vie à sa famille ».

Quelle vie (rêvée) donne-t-elle ?

Francesca aimait être enseignante, mais y a renoncé « pour s'occuper de son fils » et « parce que Richard ne voulait pas qu'[elle] travaille ». Elle aurait aimé retourner vivre en Italie. De sa vie dans l'Iowa, elle dira : « C'est loin de ce dont je rêvais étant jeune ».

Sur son lit de mort, son mari lui rendra hommage et reconnaîtra son sacrifice : « Je sais que tu as eu tes propres rêves. Je suis désolé de ne pas les avoir réalisés. Je t'aime tellement. » S'illustre ici le manque qui s'impose aux femmes dans leur rapport à la jouissance : eu égard à sa structure, Francesca est bien une femme satisfaite.

Faisons l'hypothèse de la position de l'hystérique dont Lacan dira que sa manœuvre – entretenir l'insatisfaction du désir –, vise une seule chose : soutenir le désir du sujet. Pour que le désir survive, elle n'a de cesse qu'il reste insatisfait. C'est sa manière de le soutenir vivant. Francesca jouit-elle de renoncer à ses désirs et, dans ce cas, serait-ce le noyau de sa jouissance, son symptôme ?

Trouver une certaine satisfaction à précisément ne pas être satisfaite est une proposition nourrie par de nombreux énoncés. Ainsi, Francesca a renoncé à l'enseignement *pour s'occuper de son fils* et parce que *Richard ne voulait pas qu'elle travaille*. Le spectateur comprend aussi que son mari *correct, gentil* est néanmoins passablement ennuyeux. Peu de risque d'être heureuse avec lui ! Elle dit ne pas pouvoir le quitter parce que ni lui ni ses enfants ne s'en remettraient. Grâce à ce partenaire idéal, au regard de son désir d'être insatisfaite, elle ne retournera jamais en Italie, ne vivra jamais son grand amour, n'enseignera plus jamais, renoncera à tous ses rêves, s'enfermera à vie dans la petite exploitation familiale.

Le symptôme est soutenu par un fantasme qui traverse son existence, celui d'être une épouse fidèle, une mère dévouée à ses enfants et à sa famille. C'est une voisine qui viendra incarner *l'autre femme*, adultère, mise au ban de la bonne société de cette petite ville de campagne. « L'hystérique, énonce Lacan, introduit en effet une ombre qui est son double, sous les espèces d'une autre femme, par l'intermédiaire de laquelle son désir trouve à s'insérer, mais de façon cachée, pour autant qu'il faut qu'elle ne le voie pas. »³ Après le départ de Robert, Francesca se rendra chez cette même voisine dont elle deviendra l'amie. Francesca a donc préservé l'image conformiste, garante des valeurs traditionnelles, en ne partant pas avec Robert, et ce faisant *en donnant sa vie* à sa famille.

Beaucoup d'éléments peuvent alors être interprétés comme l'expression d'une satisfaction paradoxale, la jouissance du symptôme – la douleur de renoncer à ses désirs –, mais aussi celle du fantasme, qui n'est pas que message, mais également jouissance – être celle qui exalte le sacrifice d'une vie. Au service de sa modalité de jouissance, les partenaires de Francesca sont bien ceux qui l'empêchent de réaliser ses désirs.

En effet, la lecture du testament de Francesca commence par le souhait d'être incinérée et d'avoir ses cendres dispersées au-dessus d'un pont sur la route de Madison. Le fils Michael s'oppose à l'évocation de cet ultime désir, ça ne se fait pas dans la famille. Il assène un « Je

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ Freudien éd., 2013, p. 505.

suis contre, je me fous de ce qu'elle dit ». Ou encore, dans le souvenir d'une scène de la vie familiale, Francesca écoute avec grand plaisir un opéra italien en préparant le dîner... Caroline, adolescente, entre dans la cuisine, tourne le bouton de la radio cherchant une autre fréquence. Francesca soupire, mais ne dit rien. Elle se reprend, sourit, sert le repas.

Robert

Robert parcourt les routes pour les besoins de son métier, pour son plaisir aussi. Ce séduisant célibataire sans ancrage ne veut pas s'engager. Il ne souhaite pas s'installer quelque part, préfère vivre seul. Il dit : « aimer tout le monde de la même façon, sans aimer quelqu'un en particulier ». À la grande surprise de Francesca, il revendique son célibat, son style de vie comme un choix de liberté : « Les gens ne peuvent pas s'appartenir ». Il justifie aussi son anticonformisme : « On n'est pas obligé d'avoir des enfants, de se soumettre à la morale de la famille américaine, etc. »

Être un citoyen du monde, chez lui n'importe où, libre de tout engagement, voilà peut-être, pour Robert, le texte du fantasme qui vient se nouer à son symptôme. Il semble photographier le monde, sans jamais s'y impliquer. Cette posture évoque aussi ce que Lacan écrit à propos de l'obsessionnel qui met son désir à l'abri, car pour lui, il s'agit de ne pas l'approcher, en restant « hors du jeu »⁴. Au plus fort de leur amour, Robert dira cette phrase étonnante à Francesca : « Je ne veux pas avoir besoin de toi parce que je ne peux pas t'avoir ». Se dévoile alors, à cet instant-là, la position féminine où risque de l'entraîner l'amour.

Nous sommes en présence d'un désir impossible soutenu par ce sujet : « C'est, dit Lacan, toujours à demain que l'obsessionnel réserve l'engagement de son véritable désir »⁵.

Un accrochage symptomatique

Francesca maintient son désir comme insatisfait, Robert comme impossible : l'une jouit de son symptôme hystérique (renoncer à ses désirs), l'autre de son symptôme obsessionnel (remettre à plus tard l'engagement de son véritable désir). L'accrochage symptomatique au fondement de ce couple s'opère par la fin programmée de la passion amoureuse que ces amants vont partager l'espace de quatre jours : c'est parce qu'elle va immanquablement être contrariée que leur rencontre amoureuse est possible. Pour Robert, décidé à ne jamais s'engager auprès d'une femme, la rencontre avec Francesca est possible ; elle est celle d'une autre, déjà engagée auprès de sa famille, de son époux, investie dans sa jolie ferme – ce dont d'ailleurs il lui fait compliment dès leurs premiers échanges. Il ne risque pas de perdre sa liberté avec cette femme comblée, même s'il semble en prendre, des risques, puisqu'il s'autorise à vivre cette passion. À ce propos, si pour Lacan l'obsessionnel réserve l'engagement de son véritable désir à demain, en attendant ce terme, « il fait ses preuves. Bien plus, il peut aller jusqu'à considérer ce qu'il fait comme un moyen de s'acquérir des mérites. Des mérites à quoi ? – à la révérence de l'Autre à l'endroit de ses désirs »⁶. C'est très bien illustré dans le film où à chaque instant, Francesca est subjuguée par les récits de Robert qui décrivent ce dont elle-même se croit incapable, l'assouvissement de ses désirs, aussi extravagants soient-ils. Par exemple, il lui raconte qu'en passant en train en Italie devant la petite ville où elle est née, il a trouvé si joli le paysage qu'il est descendu du train et y est resté quelques jours. « Comment faites-vous pour vivre en faisant tout ce que vous voulez ? » s'interroge Francesca.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

Jusqu'au bout, certes, il lui demande de partir avec lui, mais au fond, on peut penser qu'il sait depuis le début que Francesca ne le suivra pas. C'était peut-être une condition de cet amour. D'ailleurs, au moment précis où elle a fait ses valises et où elle est sur le point de vraiment tout quitter pour lui, Robert constate : « Tu ne viens pas avec moi, n'est-ce pas ? »

Quant à Francesca, la rencontre est possible, car tout le monde est parti à la foire, donc personne n'a besoin d'elle. Ses devoirs à la ferme sont accomplis, elle ne fait rien de mal en proposant à un homme égaré de l'accompagner jusqu'au pont qu'il doit photographier, bien au contraire, à l'image des bonnes gens du comté, elle rend service.

Robert la fait exister comme femme au-delà de la mère qu'elle est. Le temps que dure leur liaison, pour la première fois de sa vie, Francesca satisfait tous ses désirs, goûte à tous les plaisirs : elle converse avec lui, s'achète une belle robe, porte des boucles d'oreilles, détache ses cheveux, s'encanaille dans une boîte de jazz, fait l'amour. « Il fut attentif à tous mes désirs », écrit-elle dans ses carnets. Francesca confiera : « Je me comportais comme une autre femme et pourtant j'étais moi plus que jamais ».

Entre Francesca et Robert, il y a d'abord le symptôme – ils cèdent à leur désir à la condition de se séparer au point le plus vif de leur passion : cette séparation répond aux exigences symptomatiques du renoncement pour l'une, de l'impossibilité pour l'autre, et est au fondement de ce couple. Cette histoire si romantique alimente la jouissance qui naît de la douleur du renoncement à cet amour, car le bonheur qu'il promet, constitue le trésor le plus parfait, le plus désirable, le plus précieux, dont Francesca et Robert jouiront de se priver.

Ainsi, au moment de choisir entre rester ou partir, Francesca découvre qu'elle n'est pas prête à tout perdre, à « tout donner pour être tout »⁷ même si elle a perçu les effluves d'une jouissance qui la ferait Autre à elle-même. Mais – chacun se souvient de cette scène mémorable, où l'intrigue atteint son point culminant au sommet de l'émotion – elle n'abaisse pas la poignée de la portière de la voiture familiale pour s'échapper avec son amant. C'est là que l'on sort les mouchoirs : « Je veux t'aimer comme je t'aime maintenant pour le reste de ma vie, mais si nous partons, nous perdons l'amour, et je ne peux pas faire disparaître toute une vie pour en commencer une nouvelle, tout ce que je peux faire, c'est garder l'amour que nous avons, quelque part au fond de moi... »

Entre le devoir et l'amour, Francesca a trouvé une solution phallique, sur le mode de l'avoir : elle garde tout, l'amour, le mari, les enfants, la jolie ferme de l'Iowa, sa réputation, et ses rêves contrariés. Comment réussit-elle ce tour de passe-passe, et à quel prix ?

En choisissant le sacrifice, elle reste fidèle à la grammaire phallique de sa structure et s'en satisfait. L'hystérie consiste à céder son désir, c'est-à-dire à l'échanger. Ça lui donne vocation au sacrifice. Qu'elle cède son désir veut dire qu'elle l'insatisfait : « C'est une passion phallique [...] C'est la passion du signifiant par excellence. C'est la passion pour tous les signes du désir, à condition de l'*insatisfaire*, c'est-à-dire de réintroduire *moins phi*. », précise J.-A. Miller⁸. La manœuvre de Francesca consiste à opérer un traitement de l'amour comme celui de ses rêves : en renonçant à en jouir en opérant une soustraction (*moins phi*) – elle les conserve à jamais, objets précieux *signes du désir*, inaltérables reliques phalliques momifiées. L'amour est littéralement enfermé dans un coffre : c'est dans celui-ci que ses enfants

⁷ Laurent É., « Positions féminines de l'être », *La Cause Freudienne*, n° 24, janvier 1993.

⁸ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 26 janvier 1983, inédit.

découvrent le carnet qui raconte cette histoire, les souvenirs, les photos. Les enfants imaginaient qu'il renfermait un trésor... d'une nature plus trébuchante.

Une lettre de Robert, reçue après le décès Francesca – il avait promis de ne jamais lui écrire – révèle que Francesca semble être restée jusqu'à la mort de Robert, la Dame de ses pensées, inaccessible, absente mais aimée indéfectiblement. L'amour dont Robert témoigne, la façon dont il a aimé cette femme toute sa vie évoque l'amour courtois. Dans ce champ, écrit Lacan, « L'objet, nommément ici l'objet féminin, s'introduit par la porte très singulière de la privation, de l'inaccessibilité [...], l'inaccessibilité est posée là au principe. » Mais aussi, « Dans ce champ poétique, l'objet féminin est vidé de toute substance réelle »⁹. En son absence même, et peut-être grâce à cette absence, Francesca existera toujours pour lui en tant qu'elle est la femme qu'il aime : « Je te voyais dans chacun de mes objectifs », lui écrit-il.

Partenaires symptomatiques, Francesca et Robert font de leur nécessaire (car symptomatique) et douloureuse séparation, un sanctuaire qui permettra de garder intact leur amour.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 179.